

FEMALE SAINTS AND SINNERS
FM21

©Individual Authors
ISBN 0-907310-49-4

Female Saints and Sinners
Saintes et mondaines
(France 1450–1650)

Edited by
Jennifer Britnell and Ann Moss

Durham Modern Languages Series



University of Durham 2002

Contents

Introduction, <i>Ann Moss</i>	ix
Marie-Madeleine, une sainte courtisane pour les dames de cour, <i>Marie-Madeleine Fontaine, Université de Lille</i>	1
St Catherine in Seventeenth-Century Tragedy, <i>Paul Scott, University of Durham</i>	39
The Stakes of Sanctity and Sinfulness: tales of the Priory of Poissy (fifteenth to seventeenth centuries), <i>Gary Ferguson, University of Delaware</i>	59
La Diabolisation de Catherine de Médicis, <i>Philip Ford, University of Cambridge</i>	79
Ronsard et Marie Stuart, <i>David Hartley, University of Aberdeen</i>	97
Nicolas de Nancel. A Medical and Theological View of the Other Sex, <i>Peter Sharratt, University of Edinburgh</i>	109
Male Views of Women and Female Views of Women. Is there an identifiable gender-divide in the sixteenth-century emblematic perception of women? <i>Alison Saunders, University of Aberdeen</i>	123
Georgette de Montenay in the 1619 Polyglot Edition, <i>Alison Adams, University of Glasgow</i>	147

The Case of Lucretia: female exemplarity in Boaistuau and Belleforest's <i>Histoires tragiques</i> and Marguerite de Navarre's <i>Heptaméron</i> , <i>Pollie Bromilow, University of Cambridge</i>	163
L'Active et la passive : deux modèles de vertu féminine dans <i>le Jugement poétique de l'honneur féminin</i> de Jean Bouchet (1538) ?, <i>Adrian Armstrong, University of Manchester</i>	179
Roman et passions : l'implicite dans <i>Les Angoisses douloureuses</i> (1538) d'Helisenne de Crenne, <i>Christine de Buzon, Université de Limoges</i>	197
La Représentation de la femme chez Remy Belleau, <i>Jean Braybrook, Birkbeck College, University of London</i>	219
L'Androgynéité de la « femme généreuse » dans la <i>Clélie</i> de Madeleine de Scudéry, <i>Séverine Genieys, University College, Dublin</i>	233
Les Caquets de l'accouchée : la représentation de la maternité dans la littérature fictive (c.1475–1622), <i>Valérie Worth-Stylianou, Oxford Brookes University</i>	251
Of Actresses and Acrobats, <i>Jan Clarke, University of Durham</i>	267
List of Contributors	285
Index	289

Les Caquets de l'accouchée : la représentation de la maternité dans la littérature fictive (c. 1475–1622)

Valérie Worth-Stylianou

Le stéréotype de la femme bavarde est parmi les poncifs littéraires les plus répandus. Élément courant de textes satiriques ou misogynes du Moyen Age, c'est également un sujet de prédilection de ceux qui participent à la Querelle des Femmes tout au long du XVI^e siècle, et bien au-delà. Il n'y a rien d'étonnant, par exemple, à ce que le seigneur de Cholières, auteur de plusieurs recueils de contes et de discours bigarrés de la fin du XVI^e siècle, choisisse comme sujet d'un chapitre de son tome *Les Après-Disnées* « Du Babil et Caquet des Femmes ». Le seigneur Rodolphe, qui entre en lices pour exposer le caquet des femmes, se félicite de suivre la tracée de Plaute, entre autres :

Je veux donc icy livrer le combat au babil des femmes, lesquelles, avec le comique Plaute, je ne feray point difficulté de nommer : loquaciccas, argutulas, verbosas, dicaculas, linguaces, garrulas, locutulas, largiloquas et lingulacas, et, avec l'auteur du *Blason des femmes*, causeuses, babillardes, langagieres, deviseuses, baveuses, bavardes, langardes, parlieres, cajolleuses, caquetardes, jasardes, raillardes, etc., qualitez propres et particulieres aux femmes, et qui vous apprennent que ce n'est point à tort que j'affute le babil aux femmes.¹

Si l'accusation permet surtout au seigneur Rodolphe de déployer ses talents rhétoriques — car un autre personnage, le sieur de la Vermeille, ne manquera pas de défendre les femmes — il ébauche néanmoins quelques théories « scientifiques » pour expliquer cette disposition naturelle. Les femmes sont moins fortes, donc Nature les aurait rendues

¹ *Œuvres du seigneur de Cholières*, vol. II, *Les Après-Dinées*, éd. E. Tricotel (Paris : Librairie des Bibliophiles, 1879), 198. *Les Après-Dinées* parurent à Paris chez Jean Richer en 1587.

plus aptes à parler ; puisqu'elles sont flegmatiques, elles sont oisives, et « Telle oisiveté [...] est la vraie nourriture de longs propos ». ² Et — constat plutôt surprenant — cette disposition ne serait pas totalement inutile, car, dans le système médical basé sur la théorie des humeurs, le caquet s'avèrerait nécessaire à la santé féminine : « le babil leur sert de beaucoup pour purger leur cerveau et evacuer les meschantes humeurs, qui, à la longue, si elles estoient retenues, pourroient les maleficier. » ³ Ce n'est peut-être qu'un effort pour trouver une justification scientifique de l'état des choses, mais les propos du seigneur Rodolphe nous permettent de mesurer à quel point la notion du caquet des femmes était enracinée dans certaines façons de penser.

Or, il y a un cadre particulier où la tradition littéraire accorde une place privilégiée à ce caquet tant controversé — à savoir, le caquet des accouchées. Lors des relevailles d'une accouchée il était de coutume qu'un certain nombre de femmes (parentes, amies, voisines) lui tiennent compagnie, la distraient en causant entre elles. Cette mise-en-scène inspire plusieurs auteurs, et nous proposons d'étudier un texte anonyme de 1622 où il s'agit effectivement des *Caquets de l'Accouchée* chez une bourgeoise parisienne. Parallèlement, certaines œuvres littéraires de la fin du XVe jusqu'au début du XVII^e siècles qui sont censées représenter la vie des femmes traitent des moments-clés que sont la conception et la grossesse. A en croire des récits du genre de *Les Évangiles des Quenouilles*, les femmes des milieux populaires et rustiques de la fin du Moyen Âge ne se lassent pas non plus de raconter leurs expériences ni de prodiguer recettes, conseils et avertissements. Dans une telle littérature supposée « réaliste », ⁴ nous verrons que lors de ces assemblées composées uniquement de femmes, les protagonistes n'hésitent pas à prendre la parole. Mais en est-il de même lorsque ce sont des compagnies mixtes qui sont mises en scène ? Les personnages féminins n'ont-ils pas honte de discourir sur de tels thèmes devant des hommes ? Pour mieux répondre à ces questions, nous proposerons le

² *Œuvres du seigneur de Cholières, ibid.*, II, 225.

³ *Ibid.*

⁴ Sur cet aspect des œuvres abordées ici, voir l'étude magistrale de G.-A. Pérouse, *Nouvelles françaises du XVI^e siècle. Images de la vie du temps*, Travaux d'Humanisme et Renaissance, 154 (Genève : Droz, 1977). Il convient de noter que Pérouse prend en considération l'héritage médiéval du genre ainsi que sa transmission à l'âge classique.

témoignage des *Sérées* de Guillaume Bouchet. Dans cette œuvre, fruit des longs travaux d'un humaniste de Poitiers (et contemporain de Cholières), il s'agit d'hommes et de femmes qui se retrouvent pendant trente-six soirées pour débattre de divers sujets comme les mets ('Du Vin', « Du Poisson »), les animaux (« Des Chiens », « Des Chevaux, des Juments, des Anes, des Mules et des Mulets »), les métiers (« Des Barbiers, et du Mal des Dents », « Des Larrons, des Voleurs, des Picoreurs et Mattois »). Or, trois « Sérées » nous intéresseront particulièrement, puisqu'elles s'intitulent « Des Femmes grosses d'enfants », « Des Accouchées », « Des Nourrices ».⁵ Quel est le rôle des femmes dans ces débats à voix masculines et féminines ? Et dans quelle mesure les devisants de l'un ou de l'autre sexe mettent-ils au profit leurs connaissances d'ouvrages scientifiques ? Autrement dit, « les caquets de l'accouchée » cèdent-ils la place à un discours plus savant ?

Les Évangiles des Quenouilles, ouvrage anonyme qui a vu le jour sous forme manuscrite au XV^e siècle, ont connu un certain succès au moins jusqu'au début du siècle suivant. Même si l'on a pu trouver ce texte quelque peu vieillot et ridicule, il a dû plaire à un public assez large à en juger par les réimpressions.⁶ D'une part, des recueils de contes de bonnes femmes sont souvent propres à divertir, surtout lorsqu'il est question de la vie sexuelle et du savoir médical populaire — sujets de prédilection ici. D'autre part, *Les Évangiles de la Quenouille* revêtent une forme plutôt curieuse. Il s'agit de six veillées présidées par de vieilles femmes, qui y convoquent leurs amies, mais pour que leurs connaissances soient conservées, elles somment un clerc — l'auteur — d'y assister en tant que secrétaire. Celui-ci, on l'a déjà noté,⁷ adopte

⁵ Guillaume Bouchet, *Les Sérées*, avec notice et index par C.-E. Roybet, vol. I-VI (Genève : Slatkine Reprints, 1969), 22^e Sérée, III, 277-300 ; 23^e Sérée, IV, 1-57 ; 24^e Sérée, IV, 58-83.

⁶ Pérouse a établi une liste de neuf éditions en langue française dont cinq ont paru entre 1475-1501 (les quatre autres seraient de la même époque, mais sans date) : Pérouse, 524-5.

⁷ Voir *Les Évangiles des Quenouilles*, éd. Madeleine Jeay (Paris : Librairie J. Vrin, 1985), 16 ; et G.-A. Pérouse, « Portrait des parleuses et portée des paroles dans *Les Évangiles des Quenouilles* », *Le Portrait littéraire*, éd. K. Kupisz, G.-A. Pérouse, J.-Y. Debreuille (Lyon : Presses Universitaires de

une attitude ambiguë : défenseur des dames à ses heures, il ne manque pas de glisser dans sa « transcription » certaines remarques très ironiques à l'égard de ces harpies. Son statut est double : témoin muet qui n'a pas le droit d'intervenir lors des séances des matrones, mais observateur et commentateur privilégié, qui aura en réalité le dernier mot. La situation d'un seul jeune homme entouré de femmes desséchées mais qui n'ont que trop connu les flammes de Vénus, ne manque ni de piquant ni d'humour. A deux reprises, une femme ose le saisir, d'abord pour l'empêcher de quitter la première assemblée : « mais soudainement je fus d'elles rappelez et de fait arrestez par la robe par l'une d'elles, dont, moitié forcé, moitié requesté, je retournay et m'asseiz entr'elles ». ⁸ Plus tard, lorsqu'il essaie de se faufiler vers la porte à la fin de la série du vendredi : « Mais tantost je fus apperceus d'aucunes d'elles qui me retindrent à toute force ». ⁹

Le plus souvent le clerc s'éclipse pour mettre au premier plan celles qui prennent la parole. Nous constatons que ces femmes ne demandent pas mieux que de jaser entre elles jusqu'au point où elles bafouent les règles de la politesse en se coupant la parole ou en parlant toutes à la fois : « et souvent de la grant haste qu'elle avoient de dire leur propos, elles anticipoient l'une l'autre et parloient toutes ensemble. » ¹⁰ Et après des propos plus osés que d'habitude, les éclats de rire font place à un désordre total :

Pour ceste derraine glose sourdy grande tumulte entre les femmes illec assembleez, tant de rire comme de parler toutes ensemble, et ne sembloit autre chose fors que ce fust un marchié de hire hare sans ordre et sans vouloir entendre l'une l'autre, ne atendre la fin de leurs raisons. ¹¹

Signalons, néanmoins, que de telles scènes viennent clore une séance. Si l'auteur ne peut résister au plaisir d'évoquer l'image misogyne traditionnelle des femmes qui parlent sans cesse, il ne veut pas pour autant que cela nuise à son œuvre. Lorsque les six femmes récitent les « chapitres » de leurs Évangiles, l'audience se tait, ou bien

Lyon, 1988), 39–42.

⁸ *Les Évangiles*, 79.

⁹ *Ibid.*, 111.

¹⁰ *Ibid.*, 79.

¹¹ *Ibid.*, 111.

une seule voix vient appuyer ou gloser tel chapitre. Les six intervenantes principales ont d'ailleurs toutes un débit assuré et savent s'imposer. Dans les grandes lignes, ce concile de femmes est représenté comme discipliné et organisé, ne serait-ce que parce que le livre qui recueille leurs propos se veut tel.

Nous devons donc constater que dans une société féminine, les femmes n'hésitent pas à prendre la parole. Mais lorsqu'elles parlent de la conception d'un enfant, de la grossesse ou des accouchements, osent-elles tout dire ? (En effet, la présence muette du clerc ne semble avoir aucune importance lorsqu'elles prononcent leurs « évangiles ».) En comparaison avec des narrations facétieuses, telles les *Cent Nouvelles nouvelles* ou *Gargantua*, ou même avec les satires cinglantes de *L'Apologie d'Hérodote*, les *Évangiles des Quenouilles* offrent des plaisanteries plutôt innocentes. Il n'est jamais question, par exemple, d'avortements, de nouveaux-nés tués par des filles-mères indignes, ni même d'accouchements secrets. Et pourtant dame Ysengrine, qui parle la première, est désignée comme une ancienne prostituée qui s'est reconvertie en sage-femme : « Elle se mesloit en sa viellesse de recevoir les enfans nouvellement nez, mais en sa jonesse, elle recevoit les grans enfans ; moulte experte fut en pluieurs arts. »¹²

Ses consœurs auraient eu bien des choses à raconter chez d'autres auteurs ! Mais dans les *Évangiles des Quenouilles* nous avons l'impression que l'auteur ne cherche qu'à recueillir les croyances et les superstitions populaires les plus répandues. Bon nombre concernent le sexe de l'enfant à naître :¹³

¹² *Ibid.*, 82.

¹³ A ce sujet voir E. Berriot-Salvadore, *Un Corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance* (Paris : Honoré Champion, 1993), 121-30. Sur d'autres croyances populaires quant à la grossesse et au développement du fœtus au Moyen Âge et à la Renaissance, on consultera également : S. Laurent, *Naître au Moyen Âge. De la conception à la naissance : la grossesse et l'accouchement XII^e-XV^e siècles* (Paris : le Léopard d'Or, 1989) ; J. Gélis, *L'Arbre et le Fruit. La naissance dans l'Occident moderne XVI^e-XIX^e siècles* (Paris : Fayard, 1984).

Quant une femme enchainée porte son enfant plus sur le costé dextre et qu'elle mengue volentiers venoison et volille, et qu'elle oyt volentiers parler de tournois et de joustes, sachiez de vray qu'elle porte un filz.¹⁴

D'autres, les rapports éventuels entre le régime alimentaire de la mère et la santé de l'enfant :

On ne doit point donner aux femmes grosses à mengier de nulle teste de poisson, affin que par leur ymagination, leur fruit n'apporte sur terre la bouche plus relevée et plus aguë qu'il n'est de coustume.¹⁵

Dans les deux cas, ce qui importe, c'est l'impression d'une constatation objective. Bien des chapitres commencent avec des formules telles que « je vous jure comme evangile », « Pour certain et pour aussi vray comme evangile », « Sachiez que ». Les six intervenantes parlent toujours à la troisième personne, employant souvent le pronom « on » : « On ne doit point donner a jones filles a mengier de la teste d'un lievre. »¹⁶ Il n'y a que leurs invitées qui puissent citer une réminiscence personnelle (parfois en s'exprimant à la première personne), sous forme de « glose », mais sans jamais apporter que de minces détails biographiques :

Maroie Ployarde dist sur ce chappitre que de sa cousine germaine en avint ainsy.¹⁷

Perrette Faytos, sage femme, dist qu'elle avoit receut plusieurs enfans qui avoient leur debout plus long oultre mesure que les autres.¹⁸

Ainsi l'expérience vécue vient-elle confirmer les affirmations soi-disant scientifiques.

En somme, malgré la mise-en-scène piquante et les francs rires des bonnes femmes, les *Évangiles des Quenouilles* ne nous livrent pas de

¹⁴ *Les Évangiles*, 102.

¹⁵ *Ibid.*, 87. Sur les effets éventuels de l'imagination sur le fœtus, selon l'opinion de l'époque, voir E. Berriot-Salvadore, 131-5.

¹⁶ *Les Évangiles*, 84.

¹⁷ *Ibid.*, 85.

¹⁸ *Ibid.*, 87.

véritables confidences sur la maternité. Ce recueil de superstitions et de croyances populaires, savamment présenté par un homme anonyme, permet à des femmes fictives de dire haut et clair ce que les villageois des deux sexes aimaient bien se raconter depuis longtemps.

Nous faisons un saut en avant de 150 ans ; nous quittons « l'ostel » provincial pour une ruelle parisienne d'une bourgeoise huppée. C'est le cadre des *Caquets de l'Accouchée*, autre ouvrage anonyme, rédigé lui aussi par un témoin masculin. Celui-ci est à son tour le secrétaire muet d'une assemblée féminine – mais à quelques différences près. Il y va de son propre gré pour « [se] rajeunir et [se] remettre en [sa] pristine santé ». ¹⁹ Et il n'y a que l'hôtesse, sa cousine, qui sache sa présence. L'assemblée a beau soupçonner que quelqu'un les épie, ²⁰ il reste caché tout au long des sept séances. Rien ne l'oblige non plus à en tenir le registre. Si la préface qui s'adresse « Au Lecteur Curieux » prétend que l'œuvre « n'a été mis au jour que pour reformer les mœurs, reigler les actions et retrancher les abus », ²¹ c'est pour faire croire qu'elle s'inscrit dans le sillage de textes satiriques de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, tels *Les Quinze Joyes de mariage*, destinés à exposer les dépenses extravagantes occasionnées par l'accouchement. ²² Or, en réalité, les *Caquets de l'Accouchée* exposent plutôt le matérialisme et l'esprit borné du monde bourgeois parisien. Mais le narrateur n'a guère le ton cynique de celui de *Les Quinze Joyes de Mariage*, par exemple. Lorsqu'il montre son « ample mémoire » à sa cousine à la fin de la quatrième journée, il n'est question d'aucun but moral : « je vous laisse à penser si ce fut sans rire ». ²³ C'est, somme toute, une œuvre à divertir, où le narrateur se flatte d'avoir transcrit des réflexions que leurs auteurs n'auraient pas voulu livrer au public.

¹⁹ C'est un médecin qui lui conseille ce passe-temps. *Les Caquets de l'Accouchée*, éd. E. Fournier (Paris : Jannet, 1855), 10.

²⁰ *Ibid.*, 63.

²¹ *Ibid.*, 4.

²² « Si advient que elle et trois ou quatre de ses commeres s'esbatent en la meson de l'une d'elles pour galler et parler de leurs choses, et sera aventure s'il n'y a aucun fatras dont je me tais, dont elles despendent et confondent plus de biens à celle gallerie que le bon homme n'eust pas en huit jours pour tout son mesnage. » (Anon., *Les Quinze Joyes de mariage*, éd. J. Rychner (Genève : Droz, 1963), 66–67).

²³ *Les Caquets*, 154.

Cependant, il n'est nullement question d'histoires égrillardes ni de révélations sur le corps féminin. Les langues se délient, certes, quand il s'agit du nombre d'enfants de l'accouchée (elle en est au septième), mais les invitées s'exclament sur l'argent qu'il faut pour marier une fille sans se soucier des douleurs de l'accouchement ! Le mot quasi-scientifique d'« embryon » n'est prononcé qu'une seule fois – par une femme adultère qui se vante que « mes enfans ont des benefices dès l'instant de leur conception, et mesme devant que l'embrion soit formé. »²⁴ Bref, l'accouchement n'est qu'un prétexte qui permette à des femmes de diverses qualités de se réunir pour parler de tout ce qui les intéresse, surtout des réalités économiques et sociales de la vie des bourgeois de l'époque — préoccupations qui annoncent déjà *Le Roman Bourgeois* de Furetière. Certes, le narrateur note en passant la visite du médecin et du chirurgien,²⁵ ou les potages blancs qu'on propose à l'accouchée,²⁶ mais ces détails ont à peu près le statut d'indications scéniques, en annexe au dialogue. A deux moments, il se permet même un commentaire peu délicat sur l'état physique de sa cousine : à la fin de la première séance, elle demande à sa mère de congédier l'assemblée lorsqu'elle a « envie de pisser »,²⁷ et un autre jour on rit tant que l'accouchée « mesme en petta de resjouissance pour le moins huict ou dix fois consequitivement. »²⁸ C'est nous indiquer que les femmes ne se gênent pas dans de telles assemblées !

Dans *Les Évangiles des Quenouilles* et *Les Caquets de l'Accouchée*, nous retrouvons des assemblées féminines qui sont des lieux de parlottes. Mais malgré le cadre initiatique où se trouvent les témoins masculins, ni l'un ni l'autre ne nous livre de véritables secrets sur la maternité. Le savoir médical est plutôt l'apanage des humanistes, comme le témoignent les *Sérées* de Guillaume Bouchet. Cette œuvre hybride et déroutante est précieuse puisqu'elle nous permet de sonder la transmission des traités médicaux qui, depuis le milieu du XVI^e siècle, paraissaient en langue vulgaire. Selon G-A. Pérouse les *Sérées*

²⁴ *Ibid.*, 62.

²⁵ *Ibid.*, 107.

²⁶ *Ibid.*, 93.

²⁷ *Ibid.*, 43.

²⁸ *Ibid.*, 165.

appartiennent au genre du « discours bigarré », où des conversations à bâtons rompus ne sont que le prétexte d'un mélange curieux de contes et d'essais.²⁹ Nous serions tentés de nuancer ce jugement en insistant, comme l'a fait M. Simonin, sur l'apport de la culture livresque.³⁰ D'ailleurs, A. Janier nous a livré une liste remarquable des sources livresques – anciennes et contemporaines – de Bouchet,³¹ qu'il a complétée par une étude minutieuse des plus importantes d'entre elles dans sa thèse sur « Les Serées (1584–1597–1598) du libraire-imprimeur poitevin Guillaume Bouchet (1514–1594) ». ³² Pour les trois chapitres que nous retiendrons aujourd'hui – sur la grossesse, l'accouchement et les nourrices – Bouchet a recours surtout aux tomes de Pline (*L'Histoire du Monde*), de Paré (*Œuvres Complètes*), de Vallambert (*Cinq Livres de la manière de nourrir et gouverner les enfants*) et de Huarte (auteur espagnol dont *l'Anacrise* avait été traduite en français par G. Chappuys en 1579).³³ Que Bouchet ait visé un public restreint composé de marchands poitevins, comme le prétend H. Glidden,³⁴ ou qu'il ait nourri des ambitions plus larges à l'égard de ce projet qui l'occupait pendant les dernières décennies de sa vie, il n'est pas moins clair que les *Serées* se veulent une œuvre de vulgarisation. Alors que *Les Évangiles des Quenouilles* ne constituaient qu'un recueil des croyances populaires en circulation depuis bien longtemps, les *Serées* s'adressent à des lecteurs

²⁹ Pérouse (1977), 376.

³⁰ M. Simonin, « Un conteur tenté par le savoir : Guillaume Bouchet correcteur de sa III^e “Serée” Femmes », in *La Nouvelle française à la Renaissance*, études réunies par Lionel Sozzi et présentées par V.L. Saulnier (Paris : Editions Slatkine, 1981), 587–605.

³¹ A. Janier, « Les sources des “Serées” de G. Bouchet », in *La Nouvelle française à la Renaissance*, *ibid.*, 557–86.

³² A. Janier, 'Les Serées (1584–1597–1598) du libraire-imprimeur poitevin Guillaume Bouchet (1514–1594)', Doctorat d'Etat, Paris IV (1995). La thèse reste jusqu'ici inédite.

³³ Sur les fortunes de l'œuvre d'Huarte en France, voir G.-A. Pérouse, *L'Examen des Esprits du Docteur Juan Huarte de San Juan. Sa diffusion et son influence en France aux XVI^e et XVII^e siècles* (Paris : Les Belles Lettres, 1970).

³⁴ H. Glidden, *The Storyteller as Humanist. The 'Serées' of Guillaume Bouchet*, (Lexington, Kentucky : French Forum Monographs, 25, 1981) ; voir surtout le chapitre 4, « Merchants as Readers ».

amateurs de la nouvelle vogue des ouvrages encyclopédiques, leur permettant de s'initier aux théories scientifiques.

Quel est le rôle des femmes dans ces *Sérées* ? Si les deux sexes sont présents, les femmes restent le plus souvent dans l'ombre, exception faite des trois chapitres qui nous intéressent ici. Jusque-là les femmes ne sont intervenues que rarement, sauf si le ton facétieux est devenu trop marqué. Par exemple, dans la 3^e *Sérée*, intitulée « Des Femmes et des Filles », la compagnie féminine a failli quitter l'assemblée après un conte grivois au sujet de l'épouse de l'Empereur Héraclius.³⁵ Cependant, Bouchet nous fait croire que les femmes cèdent un peu trop facilement à la prière de celui qui les retient. Le même scénario se répète lors de la 5^e *Sérée* (« Des Nouvellement Mariés et Mariées »), et cette fois-ci Bouchet se plaît à le développer. Les femmes menacent de s'en aller plusieurs fois, semblent bouder le rire. Cependant, si elles se disent offensées par des propos trop libres, elles admettent également que « tant rire [...] seroit cause de les rendre plustost vieilles ».³⁶ Alliance étrange que l'honnêteté et la peur des rides ! Jusqu'à la 22^e *Sérée*, Bouchet n'accorde donc aux invitées féminines qu'un rôle secondaire et ponctuel. Il faudrait reconnaître qu'il ne se soucie guère de l'identité des intervenants masculins non plus. Le dialogue s'enchaîne le plus souvent sans que Bouchet précise le statut de l'interlocuteur : il lui suffit de qualifier celui qui prend la parole d'un terme imprécis comme « un de la *sérée* », « quelqu'un », ou « son compagnon ». Avouons que pour Bouchet le dialogue est un outil qui se prête à l'exposition d'une multitude de données, prononcées toutes sans ordre hiérarchique. Les invités des *sérées* ne sont créés que pour permettre aux voix multiples de l'Antiquité et du présent de s'exprimer sur tel ou tel sujet. En somme, Bouchet s'intéresse aux connaissances, et non pas aux personnages qu'il met en scène pour nous les faire parvenir.

Or, les trois *sérées* où il s'agit de la maternité font en quelque sorte exception à la règle. Tout d'abord, les *sérées* se déroulent chez une femme enceinte, une femme qui vient d'accoucher, et une femme qui

³⁵ L'épouse de l'empereur aurait défendu aux médecins de le guérir d'une maladie qui faisait qu'il « avoit tousjours son membre si droit, qu'il pissoit contre sa face, si on ne l'eust empesché en mettant quelque chose sur le visage ». Bouchet, I, 106.

³⁶ *Ibid.*, I, 202.

allaité son enfant mais qui devra bientôt lui chercher une nourrice. Qui plus est, Bouchet souligne le rapport entre la discussion (théorique) et l'expérience : « Car tout ce qui se presentoit à nos yeux, ou qu'on entendoit dire, nous servoit de matiere et de livre. »³⁷ Cette constatation est d'autant plus surprenante que lors d'une sérée consacrée en partie aux bossus, la compagnie avait choisi d'en parler précisément parce que le seul bossu qui les fréquentât était absent.³⁸

Dès l'entrée en matière chez la femme enceinte, la discussion tourne autour de sa condition et de son aspect physique. « Un de la Seree » (qui reste anonyme) entame un long discours sur la façon d'éviter les tâches au visage et les seins trop enflés.³⁹ Ensuite la femme pose plusieurs questions qui relancent la discussion, et Bouchet en rend compte tantôt par le discours indirect tantôt en lui cédant la parole :

Nostre femme grosse, voiant qu'on s'efforçoit de lui complaire en ce dequoy elle doutoit, va encores demander pourquoy ele se trouvoit mieux estant grosse d'un fils que d'une fille : considéré, disoit elle, que j'ay ouy qu'il arriroit plus d'inconueniens à celles qui sont grosses de fils que de filles.⁴⁰

D'ailleurs, son mari profite de cette sérée pour poser une question qui l'inquiète, paraît-il : « Le maistre de la maison, où estoit ceste Seree, et qui avoit la femme grosse, nous va demander s'il y avoit moyen de cognoistre si sa femme estoit grosse d'une fille. »⁴¹

Les questions sont en fait brèves et précises, les réponses en général beaucoup moins ! Les intervenants ne se soucient pas souvent de préciser les sources de leurs informations scientifiques, exception faite de l'*Anacrise* d'Huarte qu'ils indiquent volontiers.⁴² La mise-en-scène,

³⁷ *Ibid.*, III, 277.

³⁸ « Or il arriva que nostre bossu un soir estant absent, cela nous bailla occasion de parler un peu plus hardiment des bossus », Bouchet, *ibid.*, III, 243. Il s'agit de la 20^e sérée, intitulée « Des Bossus, des Contrefaits et des Monstres ».

³⁹ Bouchet, *Les Sérées*, III, 278.

⁴⁰ *Ibid.*, III, 287.

⁴¹ *Ibid.*, 289. Pour les sources de cette discussion puisées chez Paré et Huarte, voir A. Janier (1995), 551 et 560.

⁴² Lorsqu'on parle de la façon d'engendrer un enfant gaillard dans la 23^e sérée, un intervenant cite « l'*Anacrise* » trois fois de suite (Bouchet (1969), IV, 30). Il est à noter cependant que Bouchet s'abstient de nommer Huarte lui-même, préférant toujours la formule « l'*Anacrise* ». Sur le rôle clé de ce texte chez

savamment construite pour ajouter un élément de vraisemblance, ne doit pas fixer la trame de la discussion. Celui qui répond jouit d'une liberté totale pour exposer diverses théories, citer les autorités qu'il souhaite, voire assaisonner ses propos de plusieurs contes. Quant à l'expérience de la femme enceinte, elle ne sert qu'à animer les débats. Mais c'est le savoir masculin – celui puisé aux traités médicaux et prononcé par les intervenants masculins – qui constitue le fond de la 22^e Sérée. Il en est, d'ailleurs, de même pour la 24^e Sérée, où la femme qui devra chercher une nourrice demande conseil à la compagnie. Les hommes monopolisent presque tout le débat. Certes, des sages-femmes qui s'y trouvent interviennent momentanément lorsqu'on demande si une fille vierge peut avoir du lait, mais ensuite ce sont les hommes qui reprennent la parole.⁴³

Dans la sérée précédente, sur l'accouchement, les femmes se font entendre d'avantage, et les rapports entre la théorie et l'expérience sont renoués. On se retrouve par moments en pleine Querelle des Femmes (notamment lorsque les hommes parlent de l'éducation des femmes).⁴⁴ Ainsi pour ôter la parole aux hommes les femmes choisissent-elles un sujet qui relève de leur compétence :

Toutes les femmes estans faschees dequoy leurs maris avoient ouy parler d'une si salaude femme, demeurant à Maubrenage, laissans ce propos, se vont mettre à deviser à quel mois elles accouchoient.⁴⁵

Cependant, Bouchet craint-il que les femmes ne soient pas suffisamment instruites pour nous en rendre compte ? Car les invités masculins interviennent bientôt et les femmes sont reléguées de nouveau au rôle de sages élèves qui de temps à autre posent des questions aux maîtres. Lors de la discussion précédente, un intervenant s'est déjà permis — chose rare dans les *Sérées* — de citer des vers en latin, sachant que les femmes ne les comprendront pas. Parmi les marchands poitevins, il semble que les grands auteurs latins et même les traités scientifiques

Bouchet, voir A. Janier (1995), 558-62 ; et G-A. Pérouse (1970), 74-9.

⁴³ Bouchet (1969), 76-77. Les intervenants masculins recyclent des informations puisées chez Paré, comme l'indique A. Janier (1995), 551.

⁴⁴ Bouchet (1969), IV, 32-35.

⁴⁵ *Ibid.*, 44. Selon A. Janier (1995), 552, c'est chez Paré que Bouchet s'est renseigné.

rédigés ou traduits en français étaient réservés aux hommes.⁴⁶ Cette constatation est d'autant plus frappante à une époque où certains médecins, comme Vallambert, se faisaient fort d'écrire en français précisément pour toucher un public féminin. E. Berriot-Salvadore nous rappelle que Diane de Poitiers possédait un exemplaire du livre de Jacques Dubois sur *La Génération de l'homme*, et que la bibliothèque de Marguerite de Valois comprenait la *Chirurgie* d'Amboise Paré.⁴⁷ D'ailleurs, Laurent Joubert a dédié ses *Erreurs populaires* de 1578 à cette même princesse. Mais le savoir médical circulait plus lentement, paraît-il, en dehors de la cour.

Force nous est de constater que dans les *Sérées*, même quand il s'agit d'expériences uniquement féminines, telles la grossesse, l'accouchement et l'allaitement, les femmes n'ont jamais les premiers rôles. Cependant, Bouchet ne semble pas exclure la possibilité que les femmes puissent profiter de ses leçons. Vers la fin de la 23^e *Sérée* un couple, dont la femme a subi plusieurs accouchements très douloureux, demande conseil à un Physicien. L'auteur nous rend compte de la conclusion de l'histoire :

la femme retint bien ceste recepte, et le mary l'accomplissoit à son pouvoir, tant il craignoit le danger où il avoit veu sa femme : si bien que depuis elle s'en est bien trouvee, et n'a pas esté la moitié si malade, ses enfans ne naisans pas si gros que paravant [...] Et en recognoissance de ce bon remede, elle l'a communiqué à celles qui estoient sujettes à mesmes accidents qu'elle : qui s'en sont bien trouvees, au moins celles qui ont trouvé des maris , qui ont eu le vouloir et la puissance d'executer l'ordonnance de ce bon Physicien et Naturaliste.⁴⁸

Bouchet nourrit-il le rêve que les *Sérées* puissent apporter leur fruit dans la vie réelle ? Pour une fois nous serions tenté de répondre

⁴⁶ Quant à Bouchet lui-même, il ne semble connaître les auteurs grecs que par des intermédiaires, et même pour les prosateurs latins il a souvent recours à des compilations françaises (A. Janier (1995), 401). D'où tirer la conclusion que Bouchet lui-même ne possédait qu'une « culture classique aussi dérisoire [ce qui] ne manque pas de surprendre, chez quelqu'un qui, comme Guillaume Bouchet, a manié autant d'ouvrages » (*ibid.*, 488).

⁴⁷ E. Berriot-Salvadore (1993), 181.

⁴⁸ Bouchet (1969), IV, 53-54.

positivement, alors que le plus souvent il s'agit d'une œuvre encyclopédique, où sont recueillies des idées scientifiques hétérogènes, et qui se prêtent au débat plutôt qu'aux expériences concrètes.

Au terme de notre analyse, il convient de faire le point sur ces trois ouvrages rédigés par des hommes, qui sont, à notre avis, typiques de plusieurs tendances en ce qui concerne la représentation de la maternité dans la littérature de l'époque. Nous avons constaté que les hommes se plaisent à mettre les femmes dans des situations qui les amènent à parler de la maternité, que celle-ci soit une préoccupation principale (*Les Évangiles des Quenouilles*), ponctuelle (trois chapitres sur trente-six des *Sérées*) ou très secondaire (*Les Caquets de l'Accouchée*). Une distinction s'impose pourtant entre la tradition populaire, souvent grivoise, où l'auteur ne dépasse pas les limites des croyances grossières ou des contes facétieux, et la filière humaniste qui cherche à développer des approches scientifiques. Il n'est pas impossible qu'une œuvre comme les *Sérées* participe aux deux courants, mais alors seules les voix masculines ont le droit de se prononcer sur les questions savantes. Le caquet des femmes a beau dominer une littérature satirique, humoristique ; il est vite étouffé quand il s'agit de débats plus érudits. Il faudra attendre les divers écrits de Louise Bourgeois, sage-femme de Marie de Médicis, pour qu'une voix féminine ose se prononcer sur les secrets de la médecine obstétrique.

Bibliographie

- Anon., *Les Quinze Joyes de mariage*, éd. J. Rychner (Genève : Droz, 1963).
- , *Les Caquets de l'Accouchée*, éd. E. Fournier (Paris : Jannet, 1855).
- , *Les Évangiles des Quenouilles*, éd. M. Jeay (Paris : Librairie J. Vrin, 1985).
- Berriot-Salvadore, E., *Un Corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance* (Paris : Honoré Champion, 1993).
- Bouchet, Guillaume, *Les Sérées*, avec notice et index par C.-E. Roybet, vol. I-VI (Genève : Slatkine Reprints, 1969).

- Cholières, Seigneur de, *Œuvres du seigneur de Cholières*, vol. II *Les Après-Dinées*, éd. E. Tricotel (Paris : Librairie des Bibliophiles, 1879).
- Gélis, J., *L'Arbre et le Fruit. La naissance dans l'Occident moderne XVI^e-XIX^e siècles* (Paris : Fayard, 1984).
- Glidden, H., *The Storyteller as Humanist. The « Serées » of Guillaume Bouchet* (Lexington, Kentucky : French Forum Monographs, 25, 1981).
- Janier, A., « Les Serées (1584-1597-1598) du libraire-imprimeur poitevin Guillaume Bouchet (1514-1594) », Doctorat d'État, Paris IV (1995).
- , « Les sources des “Serées” de G. Bouchet », in *La Nouvelle française à la Renaissance*, études réunies par Lionel Sozzi et présentées par V.L. Saulnier (Paris : Éditions Slatkine, 1981), 557-86.
- Laurent, S., *Naître au Moyen Âge. De la conception à la naissance : la grossesse et l'accouchement XII^e-XV^e siècles* (Paris : le Léopard d'Or, 1989) .
- Pérouse, G.-A., *L'Examen des Esprits du Docteur Juan Huarte de San Juan. Sa diffusion et son influence en France aux XVI^e et XVII^e siècles* (Paris : Les Belles Lettres, 1970).
- , *Nouvelles françaises du XVI^e siècle. Images de la vie du temps*, Travaux d'Humanisme et Renaissance, CLIV (Genève : Droz, 1977).
- , « Portrait des parleuses et portée des paroles dans *Les Évangiles des Quenouilles* », in *Le Portrait littéraire*, éd. Kazimierz Kupisz, G.-A. Pérouse, J.-Y. Debreuille (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1988), 39-42.
- Simonin, M., « Un conteur tenté par le savoir : Guillaume Bouchet correcteur de sa III^e “Serée” », in *La Nouvelle française à la Renaissance*, études réunies par Lionel Sozzi et présentées par V.L. Saulnier (Paris : Éditions Slatkine, 1981).